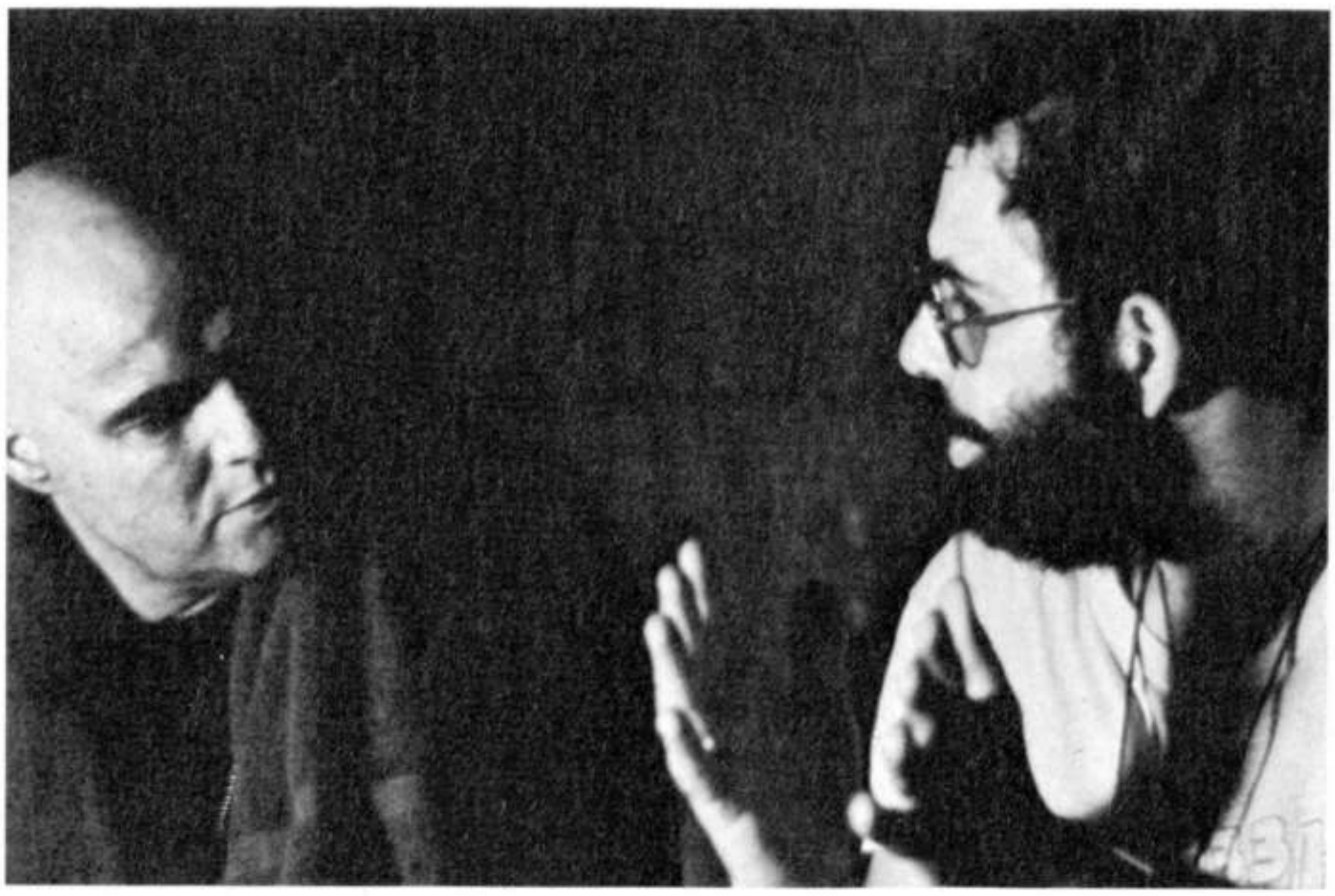
CineFiles
University of California
Berkeley Art Museum & Pacific Film Archive

Document Citation

Title	**Francis Ford Coppola: le Vietnam de l'apocalypse**
Author(s)	Catherine Laporte
Source	*Express*
Date	
Type	article
Language	French
Pagination	45, 47
No. of Pages	2
Subjects	
Film Subjects	Apocalypse now, Coppola, Francis Ford, 1979

WARNING: This material may be protected by copyright law (Title 17 U.S. Code)



Francis Ford Coppola, avec Marlon Brando, pendant le tournage.

Francis Ford Coppola : le Vietnam de l'Apocalypse

Trois années de préparation, neuf mois de tournage épuisant, 27 millions de dollars : « Apocalypse Now », convoité par le monde entier, est en compétition à Cannes.

« Apocalypse Now » à Cannes, personne n'en revient. Ni le délégué général, Gilles Jacob, d'avoir obtenu en compétition ce film convoité par le monde entier. Ni peut-être même son auteur, Francis Ford Coppola, d'être enfin parvenu au bout de ses peines.

Il y a quatre ans, en effet, Coppola, auréolé de la gloire des « Parrains » I et II et de sa Palme d'or au Festival de Cannes, en 1974, pour « La Conversation », annonçait son intention d'aborder un thème tabou : le Vietnam.

Cette déclaration de l'un des géants du cinéma américain fit réfléchir les studios. Si Coppola, avec son flair proverbial, se lançait dans l'aventure, cela signifiait peut-être que le Vietnam était devenu, cinématographiquement parlant, une mine d'or. Aussitôt, les scénarios traitant du conflit ressortirent des tiroirs : « Retour », « Les Guerriers de l'enfer », « Voyage au bout de l'enfer », projets dont certains, comme « Le Merdier », remontaient à quinze ans.

Prévu pour ouvrir le feu de l'aventure vietnamienne à l'écran, « Apocalypse Now » arrivera pourtant bon dernier. Mais il se distinguera de ses concurrents en faisant moins appel à la sensibilité des spectateurs qu'à leur intelligence.

Dès le début, les difficultés s'accumulent pour Coppola. A l'origine, le film doit coûter 12 millions de dollars, une somme déjà considérable, réunie sur le prestige de trois noms : Steve McQueen, Gene Hackman et Marlon Brando. Seul ce dernier donnera son accord final (2 millions de dollars pour cinq semaines de tournage). McQueen préfère réparer ses motocyclettes. Hackman demande un cachet inacceptable. Coppola décide néanmoins d'aller de l'avant. Avec ou sans stars. Il parcourt l'Asie du Sud-Est, à la recherche d'un lieu de tournage idéal. Finalement, il choisit les Philippines, pays qui emploie du matériel de guerre américain et dont les paysages ressemblent à ceux du Vietnam. Pour remplacer McQueen, il engage Harvey Keitel. Trois semaines dans la jungle ont raison de celui-ci : il déclare forfait. Son remplaçant, Martin Sheen, 36 ans, est victime d'une crise cardiaque. Il reprendra pourtant son rôle.

Aux quatre cent cinquante membres de l'équipe technique, les deux cent soixante jours de tournage ont laissé

Suite page 47 →

WARNING: This material may be protected by copyright law (Title 17 U.S. Code)



→ *Suite de la page 45*

le souvenir d'un séjour au bagne : chaleur, humidité, moustiques, dysenterie, malaria, serpents, conditions de vie spartiates, tout se conjugue pour faire d'« Apocalypse Now » une œuvre maudite. Un typhon détruira le décor du temple. Coût : 600 000 dollars pour le reconstruire. Le Pentagone refuse sa collaboration à cette œuvre « politiquement suspecte ». Les hélicoptères de l'armée philippine trouvent les voltiges imposées par Coppola trop dangereuses. Avec un lymphatisme tout asiatique, les pilotes oublient une fois sur deux de se présenter sur le plateau. Brando exige des changements dans son texte. Son poids (130 kilos) oblige Coppola à ne le photographier que dans l'ombre.

Dès son retour à San Francisco, Coppola, épuisé (il a perdu plus de 20 kilos), doit affronter 550 000 mètres de pellicule impressionnée par six caméras : 336 heures de projection. Il hésite entre plusieurs options artistiques : « Apocalypse Now » sera-t-il un simple film de guerre plus audacieux que les précédents ? Ou bien l'œuvre aura-t-elle une dimension métaphysique ? Pour ce créateur intransigeant, qui mène son film comme une bataille, l'ombre de la faillite plane. Grimpant à des allures vertigineuses, le coût de la production atteint 27 millions de dollars. Afin d'obtenir cette somme, Coppola doit donner aux Artistes associés (distributeur aux Etats-Unis et au Canada) des garanties sur ses biens. Toute sa fortune est hypothéquée.

L'été dernier, Coppola présente un premier montage d'« Apocalypse Now » aux directeurs de salles. Si certains crient au génie, d'autres s'interrogent sur l'effet du film auprès du grand public. La fin, surtout, laisse les professionnels perplexes.

Coppola reprend son montage. Inlassablement. Et recule, mois après mois, la date de sortie. Enfin, l'autre vendredi, à Los Angeles, devant un public de cinéphiles ayant fait queue une douzaine d'heures pour pouvoir acheter leur place (7 dollars 50), la version finale d'« Apocalypse Now » — celle qui est projetée aujourd'hui à Cannes — affronte un auditoire.

« Apocalypse Now », qui s'inspire d'une nouvelle de Joseph Conrad, « Au cœur des ténèbres », a été écrit par John Milius, puis remanié par Coppola. Un capitaine des services secrets (Martin Sheen) est chargé de liquider discrètement le colonel Walter E. Kurtz (Marlon Brando), que les horreurs de la guerre ont rendu fou. Sur un patrouilleur de la Marine, Sheen (Willard) et quatre hommes d'équipage remontent le



Le patrouilleur de Willard (Sheen) devant la retraite de Kurtz (Brando).



Martin Sheen.



Martin Sheen et Dennis Hopper (à g.).



La prise du village de pêcheurs.

Nung jusqu'à l'antre de Kurtz, situé à la frontière cambodgienne.

Ce « voyage » donne à Coppola l'occasion de montrer toute la monstruosité d'un conflit où l'on joue à cache-cache avec l'ennemi. Dans une séquence grandiose, Willard rencontre le lieutenant-colonel Kilgore (Robert Duvall), un géant botté et coiffé du feutre noir des Nordistes pendant la Guerre de Sécession. Seule obsession de cet « officier d'élite » : trouver une plage où les vagues sont assez puissantes pour permettre de faire du surf. Willard assiste ainsi à la prise d'un village de pêcheurs que Kilgore attaque au son de la « Walkyrie » diffusée de son hélicoptère. Puis, tandis que la bataille se poursuit, il oblige une partie de ses soldats à surfer sous la mitraille.

Autre délire apocalyptique : un stade en demi-cercle, comme un théâtre antique, où des milliers de trouffions assistent aux ébats des « bunnies » de « Playboy ». Livrées par hélicoptères, ces dames ondulent sur un rythme de rock en se caressant avec des revolvers.

Peu à peu, les hommes de Willard perdent le contrôle d'eux-mêmes : alcool, drogue, chacun exorcise sa peur comme il le peut. L'un se couvre le visage de zébrures vertes, un autre jerke en pleine jungle, un troisième tient des discours orduriers. Une jonque passe. Ils la fouillent. Un frémissement sous un panier d'osier déclenche une fusillade. Bilan : une famille vietnamienne massacrée, le bruit provenait d'un jeune chiot caché sous une bâche.

Avec une habileté diabolique, Coppola alterne calme et tempête. Filmé en gros plan, le visage inondé de sueur, Martin Sheen observe. Il ne parle pas. Seule sa voix intérieure commente ses impressions, d'un ton sourd et épuisé. Derrière chaque méandre de la rivière, une nouvelle trace du drame : avions descendus, cadavres en décomposition, ponts détruits, soldats hagards et livrés à eux-mêmes. Lentement, « Apocalypse Now » glisse vers le surréalisme, qu'il atteindra avec l'apparition du sanctuaire de Kurtz, un temple en ruine s'inspirant de celui d'Angkor. Sur chaque marche, des têtes coupées.

Devenu le dieu d'une tribu de montagnards fanatiques, le crâne rasé, le verbe décousu, Kurtz règne par la violence. Le héros a basculé dans la folie. Son disciple, un photographe de presse abruti de L.s.d. (Dennis Hopper), tente d'expliquer l'inexplicable à Willard : « C'est un guerrier poète dans le sens classique », dit-il.

Les paroles finales du colonel E. Kurtz sont extraites d'un poème de Thomas S. Eliot, « Les Hommes creux » : « Le monde finira non pas dans un boum, mais dans un murmure. »

CATHERINE LAPORTE ■

WARNING: This material may be protected by copyright law (Title 17 U.S. Code)